

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 1.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 7 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 4 JANVIER 1877

Avis aux Abonnés.

L'OPINION PUBLIQUE est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, payable STRICTEMENT D'AVANCE.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou, pour plus d'uniformité, comme suit : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître, personnellement ou par carte-poste, toute irrégularité dans la livraison du journal.

SOMMAIRE

Avis à nos abonnés.—Nos souhaits.—Littérature canadienne.—L'incendie de Sainte-Elizabeth.—Le lieutenant-gouverneur de Québec, par A. Gélinas.—Avis de la rédaction.—Nouvelles diverses.—Bibliothèque de la Législature de Québec.—Une promenade à Chicago, par Léon Dives.—Les gants, par Charles Jolicoeur.—Le jeu de Dames.—L'enfant nouveau-né, conte breton.—Prorogation du Parlement.—Bulletin des dernières nouvelles.—Poésie : Saint-Fulgence, ou un paysage des bords du Saguenay, par l'abbé Jos. Apollinaire Giguère.—Histoire de Grand Monde, par Victor Combarrous.—Prix du marché de détail à Montréal.

NOS SOUHAITS

Depuis le premier jour de la nouvelle année, personne n'aborde ses amis ou ses connaissances sans l'accabler de souhaits les plus variés qui se terminent invariablement dans une ville du pays par "... et le paradis à la fin de vos jours." L'Opinion Publique ne saurait manquer à cette aimable coutume. Elle a plus de raisons même que la plupart des faiseurs de vœux pour formuler des souhaits de bonne année. N'a-t-elle pas des obligations envers ses lecteurs? Où serait-elle sans cette fidélité dont ils ne cessent de lui donner des preuves? Sans ce précieux appui, il y a longtemps qu'elle compterait au nombre des feuilles mortes. Nos souhaits auront donc mille raisons d'être sincères.

Mais que souhaiter? Tel est notre embarras! L'Opinion Publique à tant de lecteurs, qu'elle se trouve dans la nécessité de formuler une variété de souhaits. Ses désirs doivent être un peu de la famille des opinions qui changent avec les individus... Pour faire face à des besoins ou des désirs si divers, nous devons dire à nos lecteurs que nous souhaitons la réalisation immédiate de leurs désirs—légitimes, s'entend; du reste, ils n'en forment point d'autres.

Voilà pour l'ensemble, mais il y a certains souhaits qui doivent convenir à tous; car si les hommes diffèrent de goûts et d'opinions, ils se rapprochent par une similitude de besoins. Tous désirent le bonheur et le recherchent sous toutes ses formes. Que chacun le trouve là où il

s'attend à le rencontrer; nous ne pouvons faire plus de ce côté.

Cependant, nous croyons pouvoir aider à leur bonheur, si nos lecteurs veulent bien nous en croire. Qu'ils continuent à lire L'Opinion Publique, et nous nous faisons fort de contribuer à leur félicité. Nous promettons de les mettre en rapport, comme par le passé, avec des causeurs charmants, pleins de verve et d'esprit, la fine fleur des littérateurs canadiens. Ces écrivains s'engagent à faire jaillir de leur cerveau l'étincelle lumineuse qui devra les éclairer, les amuser.

Avions-nous tort de dire tantôt que L'Opinion pouvait contribuer à leur bonheur? Ils nous ont déjà fait croire qu'ils étaient enchantés de passer quelques heures dans la compagnie de nos poètes et de nos écrivains. S'ils se souhaitent à eux-mêmes ce bonheur, nous le réaliserons.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Pendant l'année qui vient de finir, nos écrivains n'ont guère laissé courir leur plume, ou, s'il lui ont jeté la bride sur le cou, pour continuer cette métaphore hardie, le public l'ignore encore. Qui sait s'ils ne nous ménagent pas quelques surprises agréables! Espérons-le. Peu ont publié des productions inédites. La plupart ont travaillé à mettre sous couverture des articles publiés çà et là autrefois.

C'est, en premier lieu, M. Hector Fabre qui nous a promis deux volumes de chroniques qui ont fait jadis les délices des lecteurs de l'Événement, de la Minerve et de l'Opinion Publique. M. Fabre a éparpillés ses étincellantes chroniques un peu dans tous les journaux. Il sera curieux de voir comment elles soutiendront l'épreuve d'une seconde lecture! La chronique, son nom le dit, emprunte au fait du jour, à l'anecdote du moment son principal charme. Privez-la de son actualité, elle tombe à plat; c'est un oiseau auquel on coupe les ailes.

Dans les volumes de M. Fabre, on trouvera cependant de fines études de mœurs contemporaines qui garderont toute leur saveur et l'intérêt qu'elles avaient au jour de leur apparition.

M. Sulte est en pleine réimpression de ses travaux d'autrefois. Il les a réunis sous le titre de Mélanges. Sulte est un charmant conteur. Il est bien de son pays, et ses récits exhalent une forte odeur de terroir qui vivifie et reconforte. On ne lui fera jamais le reproche de s'inspirer de la littérature étrangère, et d'imiter les écrivains français. Il veut être lui-même avant tout. Il boit dans son verre, et c'est un verre canadien.

Nous pensions que la politique brouillerait Fréchette avec la poésie. Il n'en est rien; notre poète à la voix mâle, aux formes harmonieuses, à l'allure si hardie, remonte quelquefois sur le Parnasse pour écouter les grandes voix de la nature et causer avec les muses qui ont dû le boudier bien souvent et l'accuser de les négliger pour faire sa cour à cette mégère aux yeux injectés de sang, à la chevelure de serpents qu'on nomme la politique. Il

faut que le talent de Fréchette soit solidement trempé pour avoir résisté aux préoccupations absorbantes de la vie publique.

* * *

M. Oscar Dunn, un nom que les lecteurs de l'Opinion connaissent bien, vient de publier : *Dir Ans de Journalisme*. Mais nous touchons ici presque à la politique. Si nous ne pouvons parler du fond, au moins nous sera-t-il permis de dire un mot de la forme. Dunn est un des écrivains canadiens les plus correctes. Sa phrase peut subir l'épreuve de l'analyse, rude épreuve pour la plupart des littérateurs canadiens, débordés par les anglicismes. Dunn et Gérin ont tiré un excellent parti du peu de temps qu'ils ont passé à Paris. Écrivant sous la direction d'un styliste comme M. Weiss, le rédacteur du défunt *Journal de Paris*, nos amis ont appris de lui ce qu'il est difficile d'acquiescer en Canada : la correction du style.

* * *

Nous présentons maintenant à nos lecteurs le titre d'un livre qui sera bientôt entre leurs mains : *L'Instruction Publique au Canada*. C'est un ouvrage sérieux que celui-ci; c'est le livre de l'année. M. Chauveau fait l'histoire de l'instruction publique dans toutes les Provinces de l'Amérique Britannique. Il n'y a que M. Chauveau dans notre province à la hauteur de la tâche qu'il s'est imposée, celle d'accumuler autant de connaissance et de renseignements sur ce sujet. M. Chauveau a jeté sur ces matières parfois arides l'éclat de son style qui semble prendre, avec chaque nouvel ouvrage qu'il nous donne, plus d'ampleur et de richesse. Nous espérons parler plus longuement de *L'Histoire de l'Instruction Publique* prochainement.

Puisque nous parlons de l'instruction publique, c'est le moment de mentionner que le vénérable Dr. Meilleur, un des hommes de notre province qui se sont le plus dévoués à la cause de l'éducation, a donné, l'été dernier, une nouvelle édition de ses *Notes sur l'Éducation*.

* * *

Au nombre des ré-impressions de l'année dernière, il ne faut pas oublier celles de l'ouvrage de M. L. O. David, qui a mis sous couverture les *biographies et portraits* publiés autrefois dans l'Opinion Publique. Cette réimpression a reçu un bon accueil du public.

* * *

M. Napoléon Legendre doit publier d'ici à quelques mois deux volumes sous ce titre : *Echos de Québec*.

* * *

Nous serions injuste et nous ne serions pas complet si nous passions sous silence le joli volume de vers que M. Chapman a livré à la publicité il y a quelques mois. Nous n'avons pas à parler de cet ouvrage, dont M. Philéas Huot a entretenu récemment les lecteurs de l'Opinion Publique.

* * *

M. Faucher de St. Maurice et M. Lemay sont les seuls qui nous promettent des travaux inédits pour l'année présente. L'ouvrage de M. Faucher, de *Tribord à*

Babord, s'imprime en ce moment. Notre ami a couru le golfe St. Laurent maintes et maintes fois. Il a fait escale dans chaque anse, chaque port. Il a recueilli là, sur place, les légendes, les histoires de nos hardis pêcheurs, et il vient aujourd'hui nous en faire part. C'est bien à lui d'avoir pensé au public, puisse celui-ci lui rendre la pareille. M. Lemay nous promet un roman en deux volumes : le *Pèlerin de Ste. Anne*. Jusqu'ici M. Lemay ne s'est adressé à la foule que dans la langue des dieux. Il veut aujourd'hui essayer la prose. Nous n'avons nul doute que son essai sera un coup de maître : qui peut le plus peut le moins.

En lisant ces lignes, on a dû être frappé d'une chose, c'est que dans cette série d'ouvrage il n'y en a pas un seul signé d'un nom montréalais. Est-ce que le brouhaha du commerce est aussi fatal à la littérature que le bruit des armes? Toujours est-il que Montréal ne possède pas un cercle littéraire que l'on puisse comparer soit à l'Institut-Canadien de Québec, soit à l'Institut-Canadien d'Outaouais. La seule littérature qui vive à Montréal, c'est celle du journalisme politique, s'il est permis d'appeler cela de la littérature. Nous est avis que Montréal accueillerait les littérateurs aussi bien que Québec et Ottawa si nous possédions le siège du gouvernement. Ce qui a attiré nos écrivains dans ces deux villes, c'est la générosité des différentes administrations qui, voyant combien est ingrat le métier de la plume, a ménagé à celui-ci une heureuse sinécure, à celui-là une place que son intelligence l'appelait à remplir. C'est pourquoi la littérature émigre vers les deux capitales et nous délaisse.

Nous disions, il y a un instant, que le métier de la plume est rude parmi nous. Il est inouï qu'un homme ait pu en vivre à part le journaliste. On n'a pas généralement une idée de ses difficultés. C'est tout une histoire que la publication d'un ouvrage. Si l'auteur l'imprimait et le livrait à la vente, il courrait souvent risque de voir ses ouvrages faire au bout de quelque temps un saut du libraire à l'épicière. Pour éviter ce triste sort, nos littérateurs s'assurent d'avance des acheteurs. Ils font souscrire à l'ouvrage leurs amis et les amis de leurs amis, et lorsqu'ils ont un nombre suffisant de lecteurs assurés, ils affrontent l'impression. C'est une précaution presque nécessaire. Deux causes principales nuisent au succès de la littérature canadienne : la concurrence française et le prix élevé des ouvrages canadiens. Nombre de lecteurs préfèrent les romans français à ceux du cru, affaire de goût; puis le moindre ouvrage canadien coûte un dollar, et le roman dit Michel Levy se vend trente sous, voilà les deux principales causes.

Nos littérateurs ne se découragent pas; ils soutiennent la lutte avec vigueur. Cette concurrence ne peut qu'avoir un bon effet : engager nos amis à faire mieux. Dans leur lutte, ils peuvent compter sur les sympathies et l'aide de L'Opinion Publique.

L'INCENDIE DE STE. ELIZABETH

On a lu avec horreur le récit de la catastrophe de Ste. Elizabeth, qui plonge tant de familles dans le deuil. Ce n'est pas tout de s'affliger, il faut songer à prévenir le retour de semblables malheurs.